Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 28 (1890)
Heft: 50

Artikel: Att... schoum... tsch ! ...tsch !
Autor: L.M.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-192006

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

farouches, très concentrés, peu démonstratifs, encore auront-ils besoin d'une douce pression de main de leur femme, d'un baiser tendre, cette menue monnaie de la sympathie conjugale.

Ils ne pratiqueront pas toujours l'ordre et le soin pour leur compte. Ils entendent le voir régner au logis. Ils dépenseront peut-être largement, mais leur femme devra être économe, ou ils veilleront très sévèrement sur leur argent, mais prétendront que l'abondance règne à la maison.

On medzârè.

On n'est pas ti parâi, ni po lo medzi et ni po medzi. Tandi que y'en a qu'âmont gros et épais et que sè goberdzont mî quand pâovont férè dâi moocès de 'na truffa boulâita tota rionda avoué on bocon dè bâcon ein proporchon, qu'ein medzeint on bolliat iô cliâo pestès d'arrétès grâvont dè croussi; y'ein a dâi z'autro qu'âmont mî medzi prin et que trâovont mé dè pliési et dè conteintémeint à petsegni aprés on où dè bécasse qu'à tapâ su 'na pliatélà dè papetta âo poret et onna bocllie dè sâocesse aô fédzo. Enfin, tsacon son gout; que volliâi-vo! Et lo medzi ne profitè pas à ti la méma tsouza; on vâi dè gaillâ qu'ont bounès djoutès et que sont grassoliets sein tant rupâ, tandis que dâi z'autro, que sont dâi z'avâle-royaume, vo pâovont reduirè dâi quatre z'assiétâ dè soupa, sein que cein lâo gravâi dè férè honneu aô restant dâo goutâ, et que restont sets coumeint dâi z'étallès.

On lulu que s'étâi eingadzi coumeint sâitâo tsi on paysan, étâi dè la sorta dè clliâo que medzont vito et grandteimps, et l'amâvè tant lo quegnu qu'à li tot solet, l'arâi reduit onna tâtra âi cerisès avoué lè pepins et lo revon ein mémo teimps que ti lè z'autro n'ein ariont pas medzi la mâiti. On dzo que la bordzâize avâi fé âo for, on apportà su la trablia duè ballès cougnardès à la resinià avoué dâo lard per dessus. Coumeint la faulx baillè l'appétit et que l'étiont ti prâo gros medjâo sein cein, lo maitrè copè clliâo tâtrès ein crâi, ein quatro bocons, que tsacon ein aussè son sou. Lo gaillâ ein quiestion, accrotsè son cartâi, lo pliyè ein quatro et sè met à lo s'einfatâ dein lâo gâola, qu'on arâi de qu'on fourrâvè la patoura dein on boreincllio. Lè z'autro sè tegnont lè coûtés de lo vairè pifrâ de 'na tôla façon, et lo maitrè, ein lo vayeint einfornâ cé quegnu, sè peinsà que l'avâi afférè à n'on terriblio rupian, et lâi fe de tatsi dè medzi coumeint 'na dzein et na pas coumeint on peinchenéro d'éboiton.

La senanna d'aprés, on lâo rebaillè onco dâo quegnu. Stu coup, lo gaillâ n'ousa pas reindrobliâ son bocon; mâ coumeint l'amâvè épais et que se fotâi dâo quegnu se ne poivè pas lo medzi à se n'idée, que fâ-te? l'ein tire quatro bocons dè dessus lo foncet, lè met à botson lè z'ons su lè z'autro et hardi! sè fourrè dein lo cornet cllia rachon pè nocès dè quatro cutsès. Quand lo bordzâi vâi que son lulu ein agaffâvé quatre iadzo mé què lê z'autro, l'eut poâirè que sè resservè onco et lâi fâ: « On autro iadzo, te pâo pi pliyî ton bocon. »

Att... schoum... tsch!... tsch!

Bon! me voilà pincé!... Y a-t-il rien de plus désagréable au monde que ce diable de rhume de cerveau, auquel un courant d'air, un refroidissement, dont vous ne vous êtes pas même aperçu, peuvent donner naissance, et qui vous tombe sur le nez sans vous crier gare!...

Et voilà que ça mouche, que ça picote, que ça larmoie et que la tête est lourde à ne pouvoir rien faire qu'avec mauvaise humeur!

C'est exactement ce qui nous est arrivé l'autre jour. Tout à coup: a... a... â... bschum!... tsch!... tsch! que c'était un charme!

Et toutes les deux minutes, même musique!

— Avez-vous essayé la poudre à priser contre le rhume de cerveau?...

— Non, c'est inutile, rien n'y fait. J'en ai pour deux ou trois jours; je connais ça... Il faut que ça passe tout seul. Att... schim!

— Essayez-en, je ne vous dis que ça... Et ce soir, demain matin au plus tard, vous ne vous souviendrez plus de votre rhume. Ça coûte 1 franc; et après la poudre, en quantité suffisante pour guérir dix rhumes de cerveau, au moins, il vous reste une charmante tabatière à filets d'argent.

— Oh! s'il ne faut que ça pour... att... schum! tschim!... tsch!... pour vous faire plaisir, j'essaierai.

Et tout en causant de ce maudit rhume, nous arrivons en face de la pharmacie Odot, où j'entrai:

— Bonjour, monsieur, est-il vrai qu'il existe une poudre à priser, contre le rhume de cerveau, et qui fait merveille?...

— Excellente, monsieur... voilà!...

Et l'on me remit, en effet, une mignonne tabatière sur laquelle on lit cette étiquette:

« *Poudre à priser contre le rhume de cerveau*, efficace surtout au début de l'affection. Il suffit d'en priser fortement à cinq ou six reprises, à vingt minutes d'intervalle. »

Je ne sais trop ce que cette boîte contient: des herbes aromatiques pulvérisées, quelques petits secrets du métier, et toutes sortes de bonnes choses qui dégagent un parfum délicieux. On en mangerait, quoi!

Le fait est qu'après quelques prises, qui chatouillent très agréablement la muqueuse nasale, il pleut, il neige, il dégèle à tout rompre; c'est une vraie débacle. Mais au bout de trois ou quatre heures, le nez se calme, la tête semble s'alléger... tout a disparu comme par enchantement!...

Après cette expérience, on ne peut plus concluante, — et sans faire ici de réclame pour personne, — nous croyons être utile à tous ceux qui font a... a... â... tschim! en leur disant:

Essayez! L. M.

LA FILLE DU CAPITAINE

par Marc Bonnefoy

I

Un jour de printemps de l'année mil huit cent quatre-vingt-un, vers une heure de l'après-midi, Alfred Chomard, fils d'un homme d'affaires de la rue du Sentier, se promenait seul dans son bureau, en fumant un cigare de luxe, et monologuait ainsi:

« Je ne vois certainement rien d'extraordinaire dans cette petite Hortense Marnot; mais elle est fille unique, elle a une belle dot, ses parents sont bien posés: à tous les points de vue mon mariage avec elle serait une excellente affaire. Le succès ne sera pas difficile, je crois; la fille ne demanderait qu'à dire oui; la mère me regarde avec complaisance. Il n'y a que le père dont je n'aie pas pu acquérir la sympathie... Enfin, nous tâcherons de vanter le patriotisme, car dans la maison Marnot, il n'est question que de cela; et je fais la cour à Mlle Hortense, en lui parlant de la France, ce qui commence à m'agacer, mais pinçons cette corde, pour en tirer l'air que l'on aime... nous verrons plus tard. »

Et Alfred frisa ses moustaches blondes, lissa ses cheveux pommadés, rectifia le nœud de sa cravate, mit un œillet rouge à sa boutonnière, et sortit pour aller remplir son rôle d'amoureux auprès de Mlle Marnot, qui habitait avec ses parents la rue Saint-Antoine.

Comme il était presque familier dans la maison, une servante l'introduisit au petit salon, où Hortense faisait de la tapisserie auprès de sa mère. Alfred s'inclina gracieusement en souhaitant le bonjour, et offrit à Mlle Marnot un bouquet qu'il avait en passant acheté aux Halles. A son offrande il ajouta ce madrigal: « Daignez, Mademoiselle, accepter ces roses qui ont moins de fraîcheur que votre visage et moins d'éclat que vos beaux yeux. » Hortense rougit en recevant ce compliment, mais elle n'en fut pas fâchée, et répondit: « Merci, Monsieur; à vous entendre, on croirait que vous êtes poète. »

— Je le suis aussi, Mademoiselle, surtout quand je vous vois; mais jusqu'à présent je n'ai pas osé vous en faire l'aveu, parce que mes efforts n'ont jamais pu atteindre à l'idéal que je me fais de la poésie.

— Comment, dit Mme Marnot, vous êtes poète et nous ne le savions pas! Et vous ne nous avez jamais rien lu? C'est mal cela! Quel est donc votre genre, s'il vous plaît?

— C'est dans l'amour de la patrie que je puise mes inspirations. J'achève un recueil où j'ai cherché à célébrer les héros les moins connus, ceux que la Gloire n'a pas éclairés de ses rayons: ces braves cœur qui